

BENJAMIN PERET

Le déshonneur des poètes

Si l'on recherche la signification originelle de la poésie, aujourd'hui dissimulée sous les mille oripeaux de la société, on constate qu'elle est le véritable souffle de l'homme, la source de toute connaissance et cette connaissance elle-même sous son aspect le plus immaculé. En elle se condense toute la vie spirituelle de l'humanité depuis qu'elle a commencé de prendre conscience de sa nature ; en elle palpitent maintenant ses plus hautes créations et, terre à jamais féconde, elle garde perpétuellement en réserve les cristaux incolores et les moissons de demain. Divinité tutélaire aux mille visages, on l'appelle ici amour, là liberté, ailleurs science. Elle demeure omnipotente, bouillonne dans le récit mythique de l'Esquimau, éclate dans la lettre d'amour, mitraille le peloton d'exécution qui fusille l'ouvrier exhalant un dernier soupir de révolution sociale, donc de liberté, étincelle dans la découverte du savant, défaille, exsangue, jusque dans les plus stupides productions se réclamant d'elle et son souvenir, éloge qui voudrait être funèbre, perce encore dans les paroles momifiées du prêtre, son assassin, qu'écoute le fidèle la cherchant, aveugle et sourd, dans le tombeau du dogme où elle n'est plus que fallacieuse poussière.

Ses innombrables détracteurs, vrais et faux prêtres, plus hypocrites que les sacerdoxes de toutes les églises, faux témoins de tous les temps, l'accusent d'être un moyen d'évasion, de fuite devant la réalité, comme si elle n'était pas la réalité elle-même, son essence et son exaltation. Mais, incapables de concevoir la réalité dans son ensemble et ses complexes relations, ils ne la veulent voir que sous son aspect le plus immédiat et le plus sordide. Ils n'aperçoivent que l'adultère sans jamais éprouver l'amour, l'avion de bombardement sans se souvenir d'Icare, le roman d'aventures sans comprendre l'aspiration poétique permanente, élémentaire et profonde qu'il a la vaine ambition de satisfaire. Ils méprisent le rêve au profit de leur réalité comme si le rêve n'était pas un de ses aspects et le plus bouleversant, exaltent l'action aux dépens de la méditation comme si la première sans la seconde n'était pas un sport aussi insignifiant que tout sport. Jadis, ils opposaient l'esprit à la matière, leur dieu à l'homme; aujourd'hui ils défendent la matière contre l'esprit. En fait, c'est à l'intuition qu'ils en ont au profit de la raison sans se souvenir d'où jaillit cette raison.

Les ennemis de la poésie ont eu de tout temps l'obsession de la soumettre à leurs fins immédiates, de l'écraser sous leur dieu ou, maintenant, de l'enchaîner au ban de la nouvelle divinité brune ou « rouge » - rouge-brun de sang séché – plus sanglante encore que l'ancienne. Pour eux, la vie et la culture se résument en utile et inutile, étant sous-entendu que l'utile prend la forme d'une pioche maniée à leur bénéfice. Pour eux, la poésie n'est que le luxe du riche, aristocrate ou banquier, et si elle veut se rendre « utile » à la masse, elle doit se résigner au sort des arts « appliqués », « décoratifs », « ménagers », etc.

D'instinct, ils sentent cependant qu'elle est le point d'appui réclamé par Archimède, et craignent que, soulevé, le monde ne leur retombe sur la tête. De là, l'ambition de l'avilir, de lui retirer toute efficacité, toute valeur d'exaltation pour lui donner le rôle hypocritement consolant d'une sœur de charité.

Mais le poète n'a pas à entretenir chez autrui une illusoire espérance humaine ou céleste, ni à désarmer les esprits en leur insufflant une confiance sans limite en un père ou un chef contre qui toute critique devient sacrilège. Tout au contraire, c'est à lui de prononcer les paroles

toujours sacrilèges et les blasphèmes permanents. Le poète doit d'abord prendre conscience de sa nature et de sa place dans le monde. Inventeur pour qui la découverte n'est que le moyen d'atteindre une nouvelle découverte, il doit combattre sans relâche les dieux paralysants acharnés à maintenir l'homme dans sa servitude à l'égard des puissances sociales et de la divinité qui se complètent mutuellement. Il sera donc révolutionnaire, mais non de ceux qui s'opposent au tyran d'aujourd'hui, néfaste à leurs yeux parce qu'il dessert leurs intérêts, pour vanter l'excellence de l'oppresseur de demain dont ils se sont déjà constitués les serviteurs. Non, le poète lutte contre toute oppression : celle de l'homme par l'homme d'abord et l'oppression de sa pensée par les dogmes religieux, philosophiques ou sociaux. Il combat pour que l'homme atteigne une connaissance à jamais perfectible de lui-même et de l'univers. Il ne s'ensuit pas qu'il désire mettre la poésie au service d'une action politique, même révolutionnaire. Mais sa qualité de poète en fait un révolutionnaire qui doit combattre sur tous les terrains : celui de la poésie par les moyens propres à celle-ci et sur le terrain de l'action sociale sans jamais confondre les deux champs d'action sous peine de rétablir la confusion qu'il s'agit de dissiper et, par suite, de cesser d'être poète, c'est-à-dire révolutionnaire.

Les guerres comme celle que nous subissons ne sont possibles qu'à la faveur d'une conjonction de toutes les forces de régression et signifient, entre autre choses, un arrêt de l'essor culturel mis en échec par ces forces de régression que la culture menaçait. Ceci est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'insister. De cette défaite momentanée de la culture découle fatalement un triomphe de l'esprit de réaction, et, d'abord, de l'obscurantisme religieux, couronnement nécessaire de toutes les réactions. Il faudrait remonter très loin dans l'histoire pour trouver une époque où Dieu, le Tout-Puissant, la Providence, etc., ont été aussi fréquemment invoqués par les chefs d'Etat ou à leur bénéfice. Churchill ne prononce presque aucun discours sans s'assurer de sa protection, Roosevelt en fait autant, de Gaulle se place sous l'égide de la croix de Lorraine, Hitler invoque chaque jour la Providence et les métropolitains de toute espèce remercient, matin et soir, le Seigneur du bienfait stalinien. Loin d'être de leur part une manifestation insolite, leur attitude consacre un mouvement général de régression en même temps qu'elle montre leur panique. Pendant la guerre précédente, les curés de France déclaraient solennellement que Dieu n'était pas allemand, cependant que, de l'autre côté du Rhin, leurs congénères réclamaient pour lui la nationalité germanique et jamais les églises de France, par exemple, n'ont connu autant de fidèles que depuis le début des présentes hostilités.

D'où vient cette renaissance du fidéisme ? D'abord du désespoir engendré par la guerre et de la misère générale : l'homme ne voit plus aucune issue sur la terre à son horrible situation ou ne la voit pas encore et cherche dans un ciel fabuleux une consolation de ses maux matériels que la guerre a aggravés dans des proportions inouïes. Cependant, à l'époque instable appelée paix, les conditions matérielles de l'humanité, qui avaient suscité la consolante illusion religieuse, subsistaient bien qu'atténuées et réclamaient impérieusement une satisfaction. La société présidait à la lente dissolution du mythe religieux sans rien pouvoir lui substituer hormis des saccharines civiques : patrie ou chef.

Les uns, devant ces ersatz, à la faveur de la guerre et des conditions de son développement, restent désemparés, sans autre ressource qu'un retour à la foi religieuse pure et simple. Les autres, les estimant insuffisants ou désuets, ont cherché soit à leur substituer de nouveaux produits mythiques, soit à régénérer les anciens mythes. D'où l'apothéose générale dans le monde, d'une part du christianisme, de la patrie et du chef d'autre part. Mais la patrie et le chef comme la religion, dont ils sont à la fois frères et rivaux, n'ont plus de nos jours de moyens de régner sur les esprits que par la contrainte. Leur triomphe présent, fruit d'un réflexe d'autruche, loin de signifier leur éclatante renaissance, présage leur fin imminente.

Cette résurrection de Dieu, de la patrie et du chef a été aussi le résultat de l'extrême confusion des esprits engendrée par la guerre et entretenue par ses bénéficiaires. Par suite, la

fermentation intellectuelle engendrée par cette situation, dans la mesure où l'on s'abandonne au courant, reste entièrement régressive, affectée d'un coefficient négatif. Ses produits demeurent réactionnaires, qu'ils soient « poésie » de propagande fasciste ou anti-fasciste ou exaltation religieuse. Aphrodisiaques de vieillard, ils ne rendent une vigueur fugitive à la société que pour mieux la foudroyer. Ces « poètes » ne participent en rien à la pensée créatrice des révolutionnaires de l'An II ou de la Russie de 1917, par exemple, ni de celle de mystiques ou hérétiques du Moyen Age, puisqu'ils sont destinés à provoquer une exaltation factice dans la masse, tandis que ces révolutionnaires et mystiques étaient le produit d'une exaltation collective réelle et profonde que traduisaient leurs paroles. Ils exprimaient donc la pensée et l'espoir de tout un peuple imbu du même mythe ou animé du même élan, tandis que la « poésie » de propagande tend à rendre un peu de vie à un mythe agonisant. Cantiques civiques, ils ont la même vertu soporifique que leurs patrons religieux dont ils héritent directement la fonction conservatrice, car si la poésie mythique puis mystique crée la divinité, le cantique exploite cette même divinité. De même, le révolutionnaire de l'An II ou de 1917 créait la société nouvelle tandis que le patriote et le stalinien d'aujourd'hui en profitent.

Confronter les révolutionnaires de l'An II et de 1917 avec les mystiques du Moyen Age n'équivaut nullement à les situer sur le même plan, mais, en essayant de faire descendre sur terre le paradis illusoire de la religion, les premiers ne sont pas sans faire montre de processus psychologiques similaires à ceux qu'on découvre chez les seconds. Encore faut-il distinguer entre les mystiques qui tendent malgré eux à la consolidation du mythe et préparent involontairement les conditions qui amèneront sa réduction au dogme religieux et les hérétiques dont le rôle intellectuel et social est toujours révolutionnaire puisqu'il remet en question les principes sur lesquels s'appuie le mythe pour se momifier dans le dogme. En effet, si le mystique orthodoxe (mais peut-on parler de mystique orthodoxe ?) traduit un certain conformisme relatif, l'hérétique en échange exprime une opposition à la société où il vit. Seuls les prêtres sont donc à considérer du même œil que les tenants actuels de la patrie et du chef, car ils ont la même fonction parasitaire au regard du mythe.

Je ne veux pour exemple de ce qui précède qu'une petite brochure parue récemment à Rio de Janeiro : L'Honneur des poètes, qui comporte un choix de poèmes publiés clandestinement à Paris pendant l'occupation nazie. Pas un de ces « poèmes » ne dépasse le niveau lyrique de la publicité pharmaceutique et ce n'est pas un hasard si leurs auteurs ont cru devoir, en leur immense majorité, revenir à la rime et à l'alexandrin classiques. La forme et le contenu gardent nécessairement entre eux un rapport des plus étroits et, dans ces « vers », réagissent l'un sur l'autre dans une course éperdue à la pire réaction. Il est en effet significatif que la plupart de ces textes associent étroitement le christianisme et le nationalisme comme s'ils voulaient démontrer que dogme religieux et dogme nationaliste ont une commune origine et une fonction sociale identique. Le titre même de la brochure, L'Honneur des poètes, considéré en regard de son contenu, prend un sens étranger à toute poésie. En définitive, l'honneur de ces « poètes » consiste à cesser d'être des poètes pour devenir des agents de publicité.

Chez Loÿs Masson l'alliage religion-nationalisme comporte une proportion plus grande de fidéisme que de patriotisme. En fait, il se limite à broder sur le catéchisme :

*Christ, donne à ma prière de puiser force
aux racines profondes
Donne-moi de mériter cette lumière
de ma femme à mes côtés
Que j'aïlle sans faiblir vers ce peuple
des géôles
Qu'elle baigne comme Marie de ses
cheveux.*

*Je sais que derrière les collines ton pas
large avance.*

*J'entends Joseph d'Armathie froisser
les blés pâmés sur le Tombeau
et la vigne chanter entre les bras rompus
du larron en croix.*

*Je te vois : Comme il a touché le saule
et la pervenche
le printemps se pose sur les épines de la
couronne.*

*Elles flambent :
Brandons de délivrance, brandons
voyageurs
ah ! qu'ils passent à travers nous et qu'ils
nous consomment
si c'est sur le chemin vers les prisons.*

Le dosage est plus égal chez Pierre Emmanuel :

*O France robe sans couture de la foi
souillée par les pieds transfuges et les
crachats
O robe de suave haleine que déchire
la voix tendre féroce des insulteurs
O robe du plus pur lin de l'espérance
Tu es toujours l'unique vêtement de ceux
qui connaissent le prix d'être nus devant
Dieu...*

Habitué aux amens et à l'encensoir stalinien, Aragon ne réussit cependant pas aussi bien que les précédents à allier Dieu et la patrie. Il ne retrouve le premier, si j'ose dire, que par la tangente et n'obtient qu'un texte à faire pâlir d'envie l'auteur de la rengaine radiophonique française : « Un meuble signé Lévitane est garanti pour longtemps. »

*Il est un temps pour la souffrance
Quand Jeanne vint à Vaucouleurs
Ah ! Coupez en morceaux la France
Le jour avait cette pâleur
Je reste roi de mes douleurs.*

Mais c'est à Paul Eluard qui, de tous les auteurs de cette brochure, seul fut poète, qu'on doit la litanie civique la plus achevée :

*Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite*

J'écris ton nom

*Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom...*

Il y a lieu de remarquer incidemment ici que la forme litannique affleure dans la majorité de ces « poèmes », sans doute à cause de l'idée de poésie et de lamentation qu'elle implique et du goût pervers du malheur que la litanie chrétienne tend à exalter en vue de mériter les félicités célestes. Même Aragon et Eluard, jadis athées, se croient tenus, l'un, d'évoquer dans ses productions les « saints et les prophètes », le « tombeau de Lazare » et l'autre de recourir à la litanie, sans doute pour obéir au fameux mot d'ordre « les curés avec nous ».

En réalité, tous les auteurs de cette brochure partent sans l'avouer ni se l'avouer d'une erreur de Guillaume Apollinaire et l'aggravent encore. Apollinaire avait voulu considérer la guerre comme un sujet poétique. Mais si la guerre, en tant que combat et dégagée de tout esprit nationaliste, peut à la rigueur demeurer un sujet poétique, il n'en est pas de même d'un mot d'ordre nationaliste, la nation en question fût-elle, comme la France, sauvagement opprimée par les nazis. L'expulsion de l'oppresser et la propagande en ce sens sont du ressort de l'action politique, sociale ou militaire, selon qu'on envisage cette expulsion d'une manière ou d'une autre. En tout cas, la poésie n'a pas à intervenir dans le débat autrement que par son action propre, par sa signification culturelle même, quitte aux poètes à participer en tant que révolutionnaires à la déroute de l'adversaire nazi par des méthodes révolutionnaires, sans jamais oublier que cette oppression correspondait au vœu, avoué ou non, de tous les ennemis – nationaux d'abord, étrangers ensuite – de la poésie comprise comme libération totale de l'esprit humain car, pour paraphraser Marx, la poésie n'a pas de patrie puisqu'elle est de tous les temps et de tous les lieux.

Il y aurait encore beaucoup à dire de la liberté si souvent évoquée dans ces pages. D'abord, de quelle liberté s'agit-il ? De la liberté pour un petit nombre de pressurer l'ensemble de la population ou de la liberté pour cette population de mettre à la raison ce petit nombre de privilégiés ? De la liberté pour les croyants d'imposer leur dieu et leur morale à la société tout entière ou de la liberté pour cette société de rejeter Dieu, sa philosophie et sa morale ? La liberté est comme « un appel d'air », disait André Breton, et, pour remplir son rôle, cet appel d'air doit d'abord emporter tous les miasmes du passé qui infestent cette brochure. Tant que les fantômes malveillants de la religion et de la patrie heurteront l'aire sociale et intellectuelle sous quelque déguisement qu'ils empruntent, aucune liberté ne sera concevable : leur expulsion préalable est une des conditions capitales de l'avènement de la liberté. Tout « poème » qui exalte une « liberté » volontairement indéfinie, quand elle n'est pas décorée d'attributs religieux ou nationalistes, cesse d'abord d'être un poème et, par suite, constitue un obstacle à la libération totale de l'homme, car il le trompe en lui montrant une « liberté » qui dissimule de nouvelles chaînes. Par contre, de tout poème authentique s'échappe un souffle de liberté entière et agissante, même si cette liberté n'est pas évoquée sous son aspect politique ou social, et, par là, contribue à la libération effective de l'homme.

Benjamin PERET
Mexico, février 1945